

« Nous nous fabriquons nous-même notre propre réalité. »

[...]

Jean-Claude Ameisen. - Je pense que les scientifiques ont toujours douté de la réalité, c'est-à-dire que si la connaissance scientifique a fait émerger des visions nouvelles au cours des âges qui ont toujours été contre-intuitives – c'est-à-dire qui sont toujours celles que l'on n'attend pas en premier lieu, qui sont toujours étranges –, c'est justement parce que, d'une certaine façon, elle n'a jamais accepté non pas la réalité – si tant est qu'elle existe – mais le reflet de la réalité que nous recomposons en nous. Alors, il y a une peut-être chose qui est un peu nouvelle au moins je dirais dans un domaine expérimental en science et dans le domaine de la biologie : c'est que les progrès des neurosciences permettent, pour la première fois peut-être, d'essayer d'envisager de travailler sur quelque chose, que par exemple le physicien Niels Bohr avait dit un jour, qui était que la physique n'est pas la discipline scientifique qui étudie le comportement de la matière, mais la discipline scientifique qui décrit la manière dont les physiciens se représentent le comportement de la matière. [La] biologie [commence] à se poser des questions [...] sur les processus biologiques cérébraux qui nous permettent de nous représenter le monde. [Elle] se pose des questions non seulement sur [ce qu'est] le vivant, tel que nous êtres humains et scientifiques pouvons l'appréhender, mais [aussi sur] ce qui détermine notre manière même de poser les questions et de faire les réponses. [Il y a donc] un regard extrêmement intéressant qui, d'une certaine façon, change la réalité, non pas parce que la science se met – ce qu'elle a toujours fait – à voir le monde d'une manière [...] décalée ou différente de ce que l'on peut appréhender à première vue, mais parce que la science commence à se poser des questions [...] de manière décalée, sur notre façon de nous représenter le monde comme objet d'étude. [...] Elle relativise en même temps qu'elle enrichit énormément. Si vous voulez, tout le travail de la science a consisté à relativiser le réel ou, en tout cas, la place que nous occupons dans le monde, et là, on relativise même le regard que nous portons sur ce monde. [Il y a donc] quelque chose qui est extrêmement intéressant non seulement sur la réalité, mais sur la façon dont nous nous fabriquons nous-même notre propre réalité.

Claude Régy. – [...] C'est tout à fait intéressant parce que [cela] correspond finalement à dire que ce que nous percevons n'est pas la réalité et que nous n'avons aucun moyen d'atteindre ou de définir cette réalité. [...] Par conséquent, ça rejoint forcément le travail de création, où [l'] on crée une réalité qui, pour certains, a plus de réalité que ce qu'on appelle la réalité et qui en fait n'est pas de la réalité. [Que se passe-t-il] dans un roman ? [Que se passe-t-il] dans la façon de retranscrire une imagination ? [Que se passe-t-il] dans la manière de représenter dans un espace cette imagination qui reste une imagination, qui reste des choses possibles, qui reste aussi contenant en soi ce qui n'a pas été - dans ce qui est, il y a toute la masse de ce qui n'a pas été. [...] Cette réalité n'est pas tangible. Elle n'a aucune définition et c'est pour ça que je trouvais très [...] intéressant que la science même le dise, Bohr en question justement. Ce que nous pouvons faire, c'est une moyenne entre plusieurs observations, et nous pouvons rendre compte de nos observations et faire des moyennes entre nos observations, mais nous ne pouvons pas dire que nous avons atteint la réalité, ni que nous pouvons la décrire, ni que nous pouvons la définir. Et il l'a dit d'ailleurs très simplement : « la réalité n'est pas scientifique », et ça c'est une vérité qui nous fait beaucoup de bien, qui nous conforte énormément. [...] Je crois que si [l'on vivait] en ayant d'avantage conscience que ce que nous percevons n'est pas la réalité – n'existe pas – et que nous-même n'avons d'ailleurs pas de réalité non plus, [...] les rapports humains et les comportements des sociétés seraient extrêmement différents et [...] probablement beaucoup plus justes. Et je m'étonne que les hommes politiques ne se préoccupent pas de leurs citoyens sur ce plan. Il ne semble pas du tout que ça les préoccupe. On se laisse gouverner par des aveugles qui deviennent très vite fous et donc assassins. Ça, c'est pour bloquer les débats... (*Rires*) Et pour les débloquent... (*Rires*)

Je voudrais [mentionner] une citation [d'Emmanuel Lévinas] que vous faites à la fin de votre livre [...] : « Penser le sens de la mort – non pas pour la rendre inoffensive, ni la justifier, ni promettre la vie éternelle, mais essayer de montrer le sens qu'elle confère à l'aventure humaine.¹ » Alors ça, ça me paraît tout à fait important, je ne pense pas que vous l'avez cité par hasard, car un peu en-dessous vous écrivez : « Les incarnations éphémères de nos ancêtres se sont succédées à travers le temps avec pour seul héritage la promesse d'un éternel recommencement ». [...] J'aimerais bien que vous développiez. Je crois comprendre ce que ça veut dire. Je crois comprendre d'ailleurs que c'est un altruisme universel, parce que c'est cesser de mettre l'accent sur le temps de notre vie et sur les limites de notre vie ? [...] c'est considérer l'héritage dont je parlais tout à l'heure et considérer que nous existons pour transmettre cet héritage à des générations futures, ce qui relativise énormément notre fonction sur la terre – et là aussi ça pourrait beaucoup modifier nos comportements.

J.C.A. – [...]...C'est une question complexe. Elle a une résonance...

C.R. – ...On est là pour parler de complexité ! (*Rires*)

J.C.A. - ...Elle a une résonance [très simple] en biologie. À un tout autre niveau, [...] ce que fait la biologie, c'est s'interroger – aujourd'hui en particulier – sur le sens qu'a pu donner la mort à l'aventure du vivant, c'est-à-dire, [sur] le rôle qu'a joué cette cohabitation [...], ce jeu compliqué avec la mort dans l'émergence de la diversité, de la nouveauté et de la variété. Ça c'est le premier point, avec quelque chose qui revient [...] : le sens ne peut se voir qu'après. Autrement dit, dans un processus dont nous pensons qu'aucune intention ou qu'aucun dessein particulier préside à son déroulement, le sens rétrospectivement est ce que l'on peut porter comme regard sur l'événement qui s'est déroulé, une fois que l'on part de ce qui a eu lieu, puisque [...] nulle part n'est préfiguré ou n'existe ce qui va avoir lieu avant que ça ne se manifeste. Ça c'est le premier [point]. Penser le sens de la mort d'un point de vue biologique, penser les relations entre les phénomènes qui permettent de construire et les phénomènes qui permettent de déconstruire dans le cadre de l'aventure du vivant, [sont des façons] de réfléchir à la signification de l'évolution du vivant. Si maintenant on passe à un

¹ Emmanuel Lévinas, in *La Mort et le temps*, cité par Jean-Claude Ameisen, in *La Sculpture du vivant, Le suicide cellulaire ou la mort créatrice*, Éditions du Seuil, Paris, 1999, p. 325.

niveau différent, qui est celui dont se préoccupait Lévinas et celui auquel vous faites allusion, la signification devient tout à fait différente, puisque, à ce moment, dans cette généalogie qui n'a jamais fini [...], où la vie, où les êtres vivants se construisent et se déconstruisent mais où jamais la mort n'a interrompu la vie... En d'autres termes, un très grand nombre d'entités vivantes sont nées, naissent et meurent depuis quatre milliards d'années, mais le processus que nous appelons la vie, c'est-à-dire l'ensemble de cette généalogie ne s'est jamais interrompu – et ça aurait pu s'interrompre. [Se pose donc] le problème – qui d'ailleurs a des connotations importantes même dans notre façon de voir le vivant – de considérer cette fois non pas l'interruption de la généalogie mais l'interruption de nous comme êtres conscients, pensants, nous projetant et nous souvenant ; de savoir que dans cette poussée de vie qui ne s'interrompt jamais – en tout cas dans ses manifestations de base – nous nous interrompons ; et comment [...] nous pouvons concilier ce que vous disiez, cette idée d'une finitude dans le cadre d'un processus qui d'une certaine manière s'en est servi pour continuer. Autrement dit, nous payons d'une certaine façon le prix de procédés d'émergence et de fabrication du vivant qui ont réussi à se perpétuer au cours du temps en fabriquant des entités qui se développent, qui grandissent et qui disparaissent et qui conduisent au développement d'autres entités. C'est un mécanisme de construction extraordinairement puissant. Mais [pour nous qui en] sommes conscient et qui le vivons, pour lesquels la notion de sens est autre, il y a ce problème de comprendre et d'essayer de mettre une signification sur ce qui nous arrive. Et, comme vous le disiez, sur [...] le fait que nous sommes les héritiers des vivants, mais si on se place sur l'échelle des civilisations humaines...

C.R. – Les héritiers des vivants ?!!

J.C.A. – ...Des vivants pour une petite part, et nous sommes pour une énorme part, pour les langues que nous parlons, les écritures que nous utilisons, pour notre compréhension du monde, pour ce que nous savons de la physique, pour ce que nous savons de l'art, etc., nous sommes les héritiers des morts. [...] Cette généalogie, indépendamment de ce qu'elle signifie au niveau de notre existence consciente a [donc] une signification extrêmement importante dans ce dans quoi nous émergeons et nous nous insérons, qui est une collectivité humaine qui ne recommence jamais exactement ce qu'ont fait ceux qui ont disparu et qui ont vécu avant mais qui s'appuie et qui naît à l'intérieur, qui donc emprunte, exactement comme [dans] la généalogie des êtres vivants mais cette fois dans le domaine de ce que nous appelons la culture, qui est indépendant de ce que nous héritons directement, je dirais, de matériel, une cellule et des gènes, de nos parents, voilà.

C.R. – Ça fait plaisir de l'entendre.

[...]

Extrait de la rencontre « La complexité du vivant », organisée dans le cadre des 20^e rencontres internationales Image et Science, coordonnées par le CNRS Images/Média, sur le thème de la complexité, au Théâtre National de la Colline le 30 octobre 2003.
Retranscription Quentin Bonnell